

# Désir de l'assimilation identitaire dans la littérature « beure »

Mokhtar Belarbi\*

Université Moulay Ismail

**Résumé:** Les textes écrits par des auteurs dits « beurs » traduisent la dénégation portée par eux contre leurs concitoyens. Contrairement à la majorité des critiques qui se sont intéressés à la question beure, nous pensons que la production littéraire de ceux-ci qui s'articule essentiellement autour de la fracture identitaire, montre leur refus d'être associés à la culture ancestrale qu'ils jugent vétuste et dépassée. Ils veulent une reconnaissance de leur véritable identité qui est celle du pays de naissance. A travers leurs textes, ils expriment le désir de l'assimilation identitaire.

**Mots-clés:** littérature beure, assimilation, identité culturelle, immigration

**Abstract:** The texts written by so-called “Beur” authors reflect the denial carried by them against their fellow citizens. Unlike the majority of critics who are interested in the “beur” question, we believe that their literary production, which is essentially structured around the identity divide, shows their refusal to be associated with the ancestral culture that they consider it to be dilapidated and outdated. They want recognition of their true identity which is that of the country of birth. Through their texts, they express the desire for identity assimilation.

**Keywords:** beure literature, assimilation, cultural identity, immigration

*Les identités culturelles sont les points instables d'identification ou de suture au cœur des discours culturels ou historiques. Non pas une essence, mais un positionnement.*

(Stuart 2001)

La question de l'identité s'impose avec force pour les personnes en situation de diaspora quelle que soit la forme que puisse prendre celle-ci et quel que soit le contexte dans lequel elle se déroule.

En effet, les personnes issues de la *diaspora* vivent une crise identitaire double à l'intérieur de l'État d'accueil, et ce pour au moins deux raisons : d'une part, ces personnes se trouvent déracinées par rapport à leur terre d'origine et à leur culture ancestrale et d'autre part, elles se trouvent rejetées en permanence par l'État-Nation, qui cherche à annihiler leurs identités et à les dissoudre au nom de ce qu'on a tendance à appeler l'« identité nationale ».<sup>1</sup>

Il n'est donc que normal que la question de l'identité se pose avec force pour les immigrés maghrébins. Mais qu'en est-il des descendants de ceux-ci que les radicaux appellent « beurs » ?<sup>2</sup>

Selon la plupart des sociologues, des anthropologues et des critiques littéraires qui se sont penchés sur la question identitaire chez les « beurs », notamment Michel Laronde, Dominique Vidal, Patrick Weil, Crystel Pinçonat, entre autres, ceux-ci sont dans une situation inextricable et problématique. Leur identité n'est reconnue par aucune des deux « parties » qui la forment. Ils sont de ce fait étrangers à l'Autre et « étrangers à eux-mêmes », pour reprendre les termes de Julia Kristeva (1991). C'est ce qui a poussé un certain nombre d'entre eux à se définir, comme l'a stipulé Leïla Sebbar (2008), comme étant « ni français, ni arabes ». Le maître mot utilisé par les spécialistes pour déterminer cette crise identitaire est le « déchirement ».<sup>3</sup>

Or, nous pensons que les textes littéraires que les « beurs » ont produits ne traduisent pas dans leur totalité cette crise identitaire. Ou pour être exact, selon nous, si crise identitaire il y a, elle ne se situe pas « entre » deux identités ambivalentes, « entre » deux cultures complètement différentes l'une de l'autre, mais elle est liée à un rejet qu'ils subissent de la part de leurs concitoyens européens.<sup>4</sup> Faut-il rappeler que ceux que les radicaux appellent « beurs » sont des Européens, certes d'origine arabe, mais bel et bien Européens. Par conséquent, ils ne vivent pas une situation diasporique. S'ils sont marginalisés, c'est par leurs concitoyens et c'est à notre sens ce qui justifie leur révolte, leur cri, leur contestation.

Dans le présent article, nous proposons d'étudier les représentations les plus saillantes de cette question de l'identité, si épineuse et si problématique pour les « beurs », à travers des textes littéraires qu'ils ont produits pour montrer que la majorité d'entre eux se réclament de l'identité occidentale et que leurs accusations et leur dénégation sont à l'encontre de leurs concitoyens qui ne veulent pas reconnaître cette identité. Notre choix s'est porté sur trois textes : *Alphonse* d'Akli Tadjer (2006), *Beur's story* de Ferrudja Kessas (1993) et *Ti t'appelles Aïcha pas Jouzifine* de Mina OuldIhadj (2008). Notre propos s'articulera autour des points suivants :

- Inadéquation du paradigme de la *diaspora*
- Incommunicabilité entre enfants et parents
- Irrespect des valeurs ancestrales
- La question du prénom français
- Maturité et fin des querelles entre enfants et parents.

Commençons par le premier point.

### **Inadéquation du paradigme de la diaspora**

Il va sans dire que le paradigme de la diaspora est inadéquat, quant à représenter la situation de ceux qu'on appelle « beurs ». En effet, d'aucuns savent que l'identité dans le cadre de l'immigration se construit autour d'un certain nombre de paradigmes, qui fonctionnent par contrepoint par rapport à une autre réalité que l'on appelle l'Etat-nation et qui touchent au moins les aspects suivants :

- le niveau spatial : l'immigration est une forme diasporique. En d'autres termes, il s'agit d'un mouvement, d'une manière générale, forcé dans l'espace.
- le niveau culturel : la culture diasporique est d'une manière générale une culture minoritaire ou du moins marginale par rapport à la culture dite nationale qui est majoritaire et centrale.
- le niveau linguistique : la langue de la diaspora, qui est la langue maternelle, est en général encline à s'effacer ou du moins à céder de la place à la langue dite nationale, qui est la langue officielle et qui, de ce fait, s'impose avec force.
- le niveau politique : les personnes diasporiques ne jouissent pas d'une manière générale des mêmes droits que les nationaux et sont obligées de ce fait de faire des concessions ou de composer avec les lois de l'Etat-nation, qui cherche à les assimiler et à les intégrer à ses propres valeurs.
- le niveau ethnique : les diasporiques, qui veulent conserver leurs traditions et leurs coutumes et pour respecter leurs cultures et pour pratiquer sans contrainte leur religion et du fait qu'ils sont rejetés ou du moins marginalisés, préfèrent vivre en communauté. Elles constituent des sortes d'agrégats ou des kystes ethniques à l'intérieur de l'Etat d'accueil.

À bien considérer ces paradigmes, il ressort qu'ils ne s'appliquent nullement à ceux qu'on appelle « beurs ». Tout d'abord, ils ne sont pas en situation de *diaspora*. Ils sont nés sur le sol européen. En tant que tels, ils sont considérés comme des

Européens. Ils jouissent de ce fait des mêmes droits que les Occidentaux « de souche ». S'ils vivent dans la banlieue ou dans les HLM, c'est tout simplement parce qu'ils sont obligés d'être avec leurs parents, qui la plupart du temps se trouvent dans une situation très précaire. D'ailleurs, ils ont toujours pour voisins des Européens « de souche » qui eux aussi se trouvent dans des situations matérielles des plus difficiles.

Notons également que les « beurs », la plupart du temps, maîtrisent mal la langue des parents. Ce qui fait, ils parlent le plus souvent la langue du pays où ils sont nés. Il devient donc évident que les « beurs » vivent leur identité européenne d'une manière transparente, mais ce qui fait écran pour réaliser cette identité d'une manière pleine et complète, c'est leur origine arabe.

### **Incommunicabilité entre enfants et parents**

D'une manière générale, la littérature dite « beur » s'articule essentiellement autour des rapports difficiles et inextricables entre les enfants et les parents. Issus de cultures différentes, les enfants et les parents passent leur temps à se quereller. Leurs conflits sont d'autant plus renforcés, puisqu'ils appartiennent à deux mondes diamétralement opposés ou presque ; du moins c'est le sentiment qu'a le lecteur lorsqu'il lit par exemple *Beur's story* de Ferrudja Kessas (1993) ou *Je ne parle pas la langue de mon père* ou *Mes Algéries en France* de Leïla Sebbar .

Dans ces romans, et dans bien d'autres, le père est décrit comme un éternel absent. Taraudé et aliéné par le travail, sa communication avec ses enfants se limite en la répétition du même discours, celui par lequel il présente sa terre natale comme un paradis perdu. La mère, en revanche, est présentée comme une femme aigrie très portée sur les valeurs ancestrales et tribales et qui veut garantir à ses enfants une éducation à l'« orientale ». Elle se présente de ce fait comme une mère-ogresse, qui risque d'annihiler l'identité de ses enfants.

Dans ce contexte, l'incommunicabilité ne cesse de gagner du terrain. L'échange entre parents et enfants devient un dialogue de sourds et les personnages ont de plus en plus tendance à ressembler aux personnages d'un Eugène Ionesco, entre autres. Cette incommunicabilité entre les deux mondes, celui des parents et celui des enfants, atteint son apogée avec le suicide tragique de Farida, qui a refusé d'épouser un Algérien et de vivre avec lui en Algérie. C'est à ce niveau qu'apparaît avec évidence la réalité que le « beur » cherche à cacher, à ignorer : le « beur » est un européen d'origine arabe, mais non pas un arabe porteur de nationalité occidentale. Lorsque celui-ci n'assume pas pleinement son identité, il vit dans la souffrance et la torture. Sa vie est rendue infernale et absurde. Lorsqu'il cesse de « jongler » entre deux identités et s'approprie sa véritable identité, il confirme son Moi et peut espérer dès lors atteindre la quiétude.

Dans *Alphonse*, l'incommunicabilité est créée par la différence culturelle existant entre Mohamed qui vient de débarquer en France et son oncle ainsi que ses cousins qui sont tous, à l'exception de l'oncle, imbus de la culture occidentale. Cette incommunicabilité devient complètement absurde lorsque la tante lui demande de les accompagner à la messe : « La messe, jamais ! Je suis pas catholique, moi. Je suis client d'une autre religion, moi » (Tadger 2006 : 47).

Mais contrairement à toute attente, Mohamed, à la fin du roman, adhérera à la culture française recouvrant ainsi sa véritable identité : l'identité française.

Dans *Ti t'appelles Aïcha pas Jouzifine*, la narratrice écrit : « Harcelés, les frères et les sœurs d'Aïcha évitant de se retrouver trop souvent en présence de leur père. La communication est bel et bien rompue » (Ouldelhadj 2008 : 80).

Mimi, exaspérée par le comportement de son père, en est venue à souhaiter sa mort : « Elle ne veut ni être riche, ni être belle, elle ne rêve pas d'un prince charmant. Elle rêve de la disparition de son père, son fardeau, son boulet » (*idem* : 80).

#### Irrespect des valeurs ancestrales :

L'incommunicabilité entre les personnages des romans dits « beurs » est incontestablement le résultat du grand clivage culturel, qui sépare les enfants nés sur le sol français et qui se sont imprégnés des valeurs culturelles occidentales et les parents, qui apparaissent dans les romans beurs comme les gardiens fidèles des valeurs de leurs pays et qui sont jugées par leur progéniture comme vétustes et éculées. Les parents, comme l'affirme Malika dans *Beur's story* : « tent[ent] de demeurer de marbre face aux vents contraires, aux marées, et aux tempêtes, insensibles à toute évolution qui menaçait de voler leur héritage si précieux ; héritage que les ancêtres confiants avaient inscrit dans le cœur et dans l'âme. » (Kessas 1993: 221).

Aussi, les référents culturels arabo-islamiques, en l'occurrence *salamoalykom*, *cheitane*, *djin*, *Allahou Akbar*, babouches, etc. sont-ils dans la littérature « beure » non pas la marque indélébile de l'enracinement de l'identité dans une culture précise, mais un sujet de prédilection pour donner aux textes une forte coloration comique.

Ce qui retient l'attention à cet égard, c'est que les équivalents des mêmes mots sélectionnés et usités pour ironiser sont dénués dans les textes d'aucune forme de comique. C'est que l'intention des auteurs est de tourner en dérision une culture à laquelle ils n'appartiennent pas et une identité dont ils ne se réclament pas non plus. Le comique s'empare également des attitudes des parents face à des situations des plus banales.

Les enfants éprouvent la plupart du temps beaucoup de honte des attitudes, des comportements, des goûts, etc. de leurs parents :

Ma mère court à la vitesse d'un cheval, elle rigole et tout le monde la regarde dans sa bouche. Le soleil sur ses dents brille de toutes ses forces. Sa robe longue à quarante couleurs dépasse sous le manteau. Son foulard est honteux : on dirait un bout de sa robe qu'elle a déchirée sur sa tête. Mon frère est écœuré.

-Comment elle est habillée encore !

-Moi aussi, j'aime pas qu'elle montre ses dents dehors.

Ma mère est tellement heureuse qu'elle nous fout la honte. (*idem* : 80).

Cette même honte est éprouvée par Mimi dans *Ti t'appelles Aïcha pas Jouzifine* : « Le plus dur, c'est d'avoir honte de l'accent de son père et de la djellabah de sa mère » (Ouldelhadj 2008 : 59).

La honte éprouvée à cause de l'aspect vestimentaire des parents, de leur accent, de leurs us et coutumes, etc. révèle le refus d'appropriation de la culture ancestrale jugée éculée, vétuste et contraignante :

Même si je n'ai rien demandé, très vite après le verre de thé, les plaintes et les reproches ne tardent pas à poindre. C'est ma mère qui lance les offensives : « Tu n'as plus rien sur la tête. Pourquoi te coupes-tu les cheveux si courts ? Tu veux ressembler à un garçon ? C'est quoi ces cheveux jaunes, tu as honte de tes origines ? (*idem* : 24)

Il apparaît clairement des propos des personnages des romans de notre corpus que leurs parents sont des obstacles. Ils empêchent ou du moins tentent d'empêcher leurs enfants de vivre leur vie, d'être des enfants de leur temps.

Le père, qui a été monté sur un piédestal, donc tombe et s'effrite. Sur le plan symbolique, c'est l'illusion d'appartenir à la culture arabo-islamique qui se mine de l'intérieur. Le modèle identitaire « originel » du père est refusé, parce qu'il n'est pas le modèle adéquat à la culture dont est imbu le personnage. Il lui faut d'autres modèles, qui sont en conformité avec les valeurs de sa véritable culture et c'est la cause qui a poussé Farida dans *Beur's story* à se suicider. Elle ne pouvait pas accepter d'être cantonnée dans une culture, qui s'appuie sur des valeurs, qui ne sont pas les siennes.

Cette révolte contre le modèle montre à l'évidence le refus de l'une des assises les plus importantes de l'identité arabo-islamique, qui a tendance à presque « sacraliser » les parents. Elle montre que le personnage en tant que myste est en train d'achever son parcours initiatique, qui le conduira à la reconnaissance de sa véritable identité, en l'occurrence l'identité du pays de naissance.

### La question du prénom français :

Beaucoup d'études ont été consacrées à l'obligation dans laquelle se trouvent les « beurs » de changer leurs prénoms arabes par des prénoms occidentaux. Les critiques, qui ont relevé ce point, ont interprété ce changement de prénom comme

le comble du déracinement et de la dislocation identitaire. Commentant le titre du roman de Farida Belghoul *Georgette*, Michel Laronde écrit :

[...] ici la matrice titrale nous apprend qu'elle ne s'appelle pas Georgette. Je perçois déjà une antinomie intratextuelle (un flou, un jeu : une anomie ?) au niveau de l'identité nominale : l'identité faussement française (explicite) en cache une autre (implicite : elle reste au niveau du non-dit, de l'anonymat) que le discours nous pousse à inscrire comme maghrébine. (Laronde 1993 : 55)

Dans son analyse du phénomène de l'appropriation du personnage « beur » d'un prénom français dans les romans, de Mehdi Chraf, Farida Belghoul et Azouz Begag, Martine Delvaux note :

Dans les romans beurs étudiés ici, il y aurait démantèlement du sujet, désacralisation de l'identité par la surdétermination du rôle, du jeu, de l'emprunt d'une personnalité autre que la nôtre. Une hystérie est mise en scène, celle d'une population de gens déterminés par le discours de l'autre qui se pose, lui, comme véritable. (Delvaux 1995 : 691)

Azouz Begag décrit cette situation en parlant du protagoniste de son roman *Béni ou le paradis privé* : Il veut être invisible. Il veut être transparent dans la société française pour qu'on ne le voie plus. Pour lui, exister signifie être invisible. Quand il est visible, il n'existe pas (Begag 1999 : 214).

À notre sens, ces interprétations sont erronées. Elles sont liées à une modalité énonciative, qui veut voir en le « beur », qui se trouve un nom français un déracinement. Mais pourquoi serait-elle un déracinement ? On ne peut parler réellement de déracinement que si le « beur » est un arabe. Soulignons à cet égard que même les critiques, qui dénoncent les préjugés peuvent tomber eux aussi dans ce qu'ils dénoncent. C'est le cas de la quasi-totalité de ceux, qui ont abordé la question de l'identité « beure ». Ne les taxent-ils pas de « beurs » sachant que le mot signifie, comme le stipulent la quasi-totalité d'entre eux, « arabe » ? (cf. Laronde 1993).

À notre sens, le choix de porter un prénom occidental, même s'il se trouve conditionné par des besoins ponctuels, est l'indice que le « beur » a finalement trouvé sa voie en prenant conscience de sa véritable identité, qui est l'identité du pays de naissance. C'est le cas, de Mohamed dans *Alphonse*. À la fin du roman et une fois adulte, il se présente comme suit : « Bonjour, Edouard, je suis Alphonse. Il reste interdit. Oui, je suis Alphonse. » (Tadjer 2001 : 178).

C'est un exemple d'une identité longtemps recherchée, trouvée et assumée.

Il n'y a aucune contradiction à ce qu'un « beur » soit appelé Alphonse ou Béni ou qu'une beurette choisisse de porter le nom de Georgette. Sur le plan symbolique, ce choix est ce qui montre que le myste a fini sa quête identitaire après avoir passé des

épreuves et après avoir passé les rites de passage imposés par toute initiation. Se donner un nom, c'est émerger, prendre conscience et c'est s'identifier. Judith Butler a raison de noter à propos du nom injurieux que l'on se fait coller est qu'il est un moyen d'exister : « Recevoir un nom injurieux, écrit-elle, nous porte atteinte et nous humilie. Mais ce nom recèle par ailleurs une autre possibilité: recevoir un nom c'est aussi recevoir la possibilité d'exister socialement [...]» (Butler 2004 : 92).

Il ne faut pas omettre de souligner que l'identité en tant que telle n'existe pas, mais comme l'a noté Homi Bhabha, elle n'est qu'une image que l'on forge et à laquelle on croit :

[la] question de l'identification, note-t-il à ce propos, n'est jamais l'affirmation d'une identité pré-donnée, jamais une prophétie s'auto-accomplissant -mais toujours la production d'une image d'identité et la transformation du sujet assumant cette image. (Bhabha 2007 : 92)

Les personnages des romans dits « beurs » finissent par se forger ce qu'ils croient être leurs véritables identités et le fait de se « nommer » est la consécration de ce processus identificatoire.

### **Maturité et fin des querelles entre enfants et parents :**

D'ailleurs, ce qui montre que l'ambivalence des personnages « beurs » entre la culture arabe et la culture occidentale n'est qu'une pure illusion est que, une fois majeurs et mûrs, les personnages des romans dits « beurs » s'éloignent de plus en plus de leurs parents et tentent de s'intégrer dans leur société en épousant ses valeurs et en reconnaissant ses modèles.

Dans les romans de notre corpus et après la fin des querelles avec les parents, les personnages, qui recouvrent leur identité française, posent de nouvelles interrogations et traitent des écueils, qui les empêchent de vivre pleinement cette identité, à savoir le fait d'être reconnus par leurs concitoyens européens de souche. C'est le cas, dans *Alphonse* d'Akli Tadjer. Lorsque le personnage assume enfin son identité française, on la lui dispute et on la lui refuse. Lorsqu'il se présente à Édouard comme étant Alphonse, celui-ci lui rétorque : « Mohamed » (Tadjer, 2001 : 178). C'est le sens du titre du livre de Mourad Ghazali qui s'intitule : « Ne leur dites pas que je suis français, ils me croient arabe. »

Dans *Ti t'appelles Aïcha pas Jouzifine*, Mimi, après la rupture avec les parents et ce qu'ils représentent, recouvre enfin son identité. Elle se sent enfin libre et libérée :

Pour la première fois de ma vie, je me sens légère. Et je fais le point, je n'ai pas eu la jeunesse que j'avais aimé avoir, je n'ai pas de liens familiaux forts, je me suis souvent battue pour me faire entendre ou me défendre. On m'a souvent fait comprendre que je



n'étais chez moi nulle part, ni ici ni là-bas [...] Aujourd'hui je me sens forte. (Ouldelhadj 2008 : 181)

Le fait que le personnage puisse se livrer à une radioscopie de sa situation révèle qu'il a fini son initiation et qu'il a atteint la maturité. Il n'est plus un myste, il a passé ses rites de passage.

En guise de conclusion, nous pouvons arguer que l'ambivalence identitaire dont parlent les critiques et dont souffriraient les enfants des immigrés nés sur le sol européen n'est à notre sens qu'une pure illusion. Les textes que ces derniers ont produits, et qui, selon la quasi-totalité des critiques, se voudraient être l'espace de leur *lamento*, parce qu'ils sont rejetés à la fois par les Arabes et par les Occidentaux, n'étaient pas cette « problématique ». Au contraire, les romans des écrivains dits « beurs » véhiculent leur souffrance du fait qu'ils soient rejetés par leurs concitoyens européens de « souche ». Ils montrent à l'évidence, avec les descriptions des querelles sans fin avec leurs parents, qu'ils ne se reconnaissent pas dans la culture arabo-islamique. La thèse qu'ils défendent à travers leurs textes, c'est qu'ils sont avant tout européens et doivent être reconnus comme tels.

## Notes

\* Mokhtar Belarbi est Professeur de l'Enseignement Supérieur à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Meknès. Il a soutenu deux thèses sur Claude Simon et une autre en Sciences de l'Information et de la Communication. Il est auteur de quatre essais. Il a publié une centaine d'articles sur l'art, la littérature et la communication en France, en Allemagne, en Italie, au Canada et au Maroc. Il a traduit du français à l'arabe : *Discours de Stockholm* de Claude Simon et *La Préface manuscrite d'Orion aveugle* de Claude Simon. Il est éditeur de sept livres. Il est membre du comité de rédaction de deux revues indexées par l'IMIST-Maroc. Il est expert évaluateur du CNRST-Maroc. Ses récentes publications en 2021 aux éditions Capital : *Ecrits sur le Maroc volume 1*, *Ecrits sur le Maroc volume 2* et en 2022 *L'Hétérogénéité dans l'œuvre* de Claude Simon.

<sup>1</sup> Par ce terme, les radicaux de la droite politique en Europe entendent l'identité de l'Occidental de souche. Les naturalisés doivent s'y plier sans condition et doivent cesser de se réclamer des cultures dites d'origine ou ancestrales. A maintes reprises, des présidents, notamment Nicolas Sarkozy et Emmanuel Macron ont affirmé que l'Europe est chrétienne.

<sup>2</sup> Le terme « beur » viendrait du verlan et désigne selon *Le Larousse* les enfants des immigrés d'origine

maghrébine ou ce que ce dictionnaire a appelé les « immigrés de seconde génération. » Le terme a été forgé par les intéressés et n'a pris un sens péjoratif que plus tardivement.

<sup>3</sup> Même les concernés utilisent ce mot pour décrire leur situation. Voir, entre autres, le dossier sur Leila Sebbar et Assia Djebar intitulé « Assia Djebar et Leila Sebbar : une jeune algérienne qui rêvait en français » in *Le Monde des livres* du 22 novembre 2017.

<sup>4</sup> Ici nous citons l'exemple de la France, mais c'est pareil partout en Europe.

## Bibliographie

Begag, Azouz (1999), « J'ai acquis le droit de parler ». Entretien réalisé avec l'auteur par Verena Hansch et publié in *Die Kinder der Immigration*, Würzburg : königshausen und Neumann.

Bhabha, Homi (2007), *Les Lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, pour la tr. Fr. Payot et rivages.

Butler, Judith (2004), *Le Pouvoir des mots, politique du performatif*, Paris, pour la tr. Fr. Ed. Amsterdam.

Delvaux, Martine (1995), « L'Ironie du sort : le tiers espace de la littérature beure » in *The french review*, vol. 68, n° 4.

Kessas, Ferrudja (1993), *Beur's story*, Paris, L'Harmattan, coll. « Écritures arabes ».

Kristeva, Julia (1991), *Etrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais ».

Laronde, Michel (1993), *Autour du roman beur : immigration et identité*, Paris, L'Harmattan.

Ouldeldadj, Mina (2008), *Ti t'appelles Aïcha pas Jouzifine*, Bruxelles, Clepsydre.

Sebbar, Leila (mars 2008), *Entretien in L'Orient littéraire*.

Tadjer, Akli (2006), *Alphonse*, Paris, Pocket.